

(2022 mots)

A la fenêtre

« Pourquoi la lune a-t-elle un visage ? »

La voiture continuait de rouler tranquillement dans la nuit. Moi, le nez collé à la vitre arrière droite, ma mère à l'avant, et mon père au volant. J'étais persuadée que la lune changeait de côté pour qu'on puisse bien la voir, bien l'admirer. Des cratères lui donnaient des yeux vides et une bouche presque invisible. La voiture roulait à travers la forêt enténébrée et parsemée d'yeux verts ou rouges éclairés par les faux soleils de la voiture.

On est arrivés à la maison. « Une soupe de vermicelle et au lit ». Pas un bruit, le silence. Les rayons blancs éclairent ma housse de couette et je me dis que rien n'est plus fascinant que cette lumière qui change l'aspect d'une chose sans jamais l'altérer. Je trempe ma main dans ces flots transparents et ma peau se transforme. Plus blanche, plus phosphorescente, j'aimais à croire qu'elle se nourrissait de la lumière lunaire autant que celle du soleil.

Il est difficile de retrouver la sensation d'une solitude apaisée dans les villes. Les foules vous poursuivent en feignant un subtil mélange d'interpellation et d'indifférence. Grandir c'est aussi apprendre à vivre *en ville* : s'endormir avec la lumière jaunâtre du réverbère au bout du lit plutôt qu'avec le reflet des étoiles sur le miroir de la chambre. « Études obligent... » m'a dit mon père – lui qui ne supporte pas la ville et qui transpire à la moindre trace d'urbanisation -.

Alors, on y va. On déménage et on abandonne le lac où on allait se cacher, les forêts où on allait courir et l'air léger qu'on respirait tendrement le matin en ouvrant la fenêtre.

On étudie et on *sort*. On sort seul, puis avec des copains. On se fait vite et bien aux soirées passées en terrasse à reprocher aux écoles de ne rien nous apprendre et à rêver d'autres systèmes... On se fait à la baguette décongelée qu'on achète à la boulangerie, on se fait aussi aux musées ouverts le week-end. Par contre, on ne se fait jamais aux clochards postés devant la banque et le supermarché, à l'air lourd et gris qui pollue jusque dans les salles de bain, ni au béton, ni au goudron, ni aux défécations des animaux beaucoup trop domestiqués... Le dix mètre carré devient même une vraie maison.

On se fait à tout, finalement.

Les mois passent rythmés entre révisions et quelques samedis soirs un peu marrants.

A la monotonie aussi on s'y fait.

On s'habitue aussi à finir à 20h00 le jeudi soir parce que le professeur de « Littérature du XVIème siècle » a mis tous ses cours le même jour pour avoir son vendredi et pouvoir retourner dans une ville encore plus grande. À 20h12 le bus s'arrête et à 20h38 je passe devant le Bar Luce en face de chez moi. Jamais entrée à l'intérieur. C'est un bar *branché* : des *tapas* en amuse-gueules et des vins de Bordeaux à 15 euros le verre. Pas dans mes moyens. Je monte au quatrième par les escaliers en mettant mon écharpe sur le nez car on a pas encore enlevé le rat mort qui empeste bien plus que l'ascenseur. A ça aussi, on s'y fait.

Je réchauffe le reste de semoule et je me cache derrière le rideau de mon unique fenêtre. Je mange dans le noir pour qu'il ne me voit pas : le serveur du Bar Luce. Ça fait un mois qu'il est là et le patron lui met déjà des tapes dans le dos, depuis deux ans c'est la première fois que je le vois si amical. A sa place aussi je serais amicale : dynamique et serviable, le premier arrivé et le dernier parti, c'est le plus consciencieux des serveurs. Les tables mauves sont lavées toutes les quinze minutes et des sourires *en veux-tu en voilà* que ce soit pour le chien à trois pattes ou pour le vieil homme désagréable qui se plaint toujours de son café froid. C'est un excellent serveur. Un serveur souriant, déambulant entre les tables avec classe mais tout en gardant son air occupé. Un serveur avec les plus beaux yeux de tous les serveurs du monde, un serveur avec des yeux couleurs de lac.

Ces yeux là, je veux bien m'y faire. Tous les jours, je peux m'habituer à les voir au réveil et coucher, sous la douche et dans la cuisine, dans la forêt et sous les étoiles.

On se dit que je pourrais descendre et feindre de ne pas habiter en face et prendre une consommation juste pour entendre le son de sa voix. On se dit aussi qu'on a qu'une vie et qu'on pourrait bien y aller « *cash* » comme m'a dit un de mes copains un soir à une terrasse. C'est plus facile à imaginer devant son galopin que devant les tables impeccables du Bar Luce.

J'ai fini ma semoule, je m'assois devant mes exercices de grammaire du XVIIème siècle et je m'endors sur mon canapé-lit.

La semaine passe et le serveur a l'air plus distrait que d'habitude. Il a fait tombé une carafe. Le patron lui a quand même mis une tape dans le dos.

Je m'endors dans mon canapé-lit. A 1h00 je me lève. J'ai soif. Le réverbère m'aveugle et je vois le serveur parler avec quelqu'un d'autre. C'est certain, si moi aussi j'avais un sourire comme le sien, à moi aussi le serveur me parlerait... A moi aussi il me ferait un baiser sur le bord des lèvres. Il est parti avec elle. Il est grand, alors il met facilement son bras autour des épaules. Il lui porte son sac - un peu moche d'ailleurs- et semble lui expliquer un chemin tout en marchant. Il la regarde dans les yeux, toujours en souriant, toujours en faisant briller ses yeux sur elle. Les lumières des réverbères les escortent et blondissent leurs têtes déjà très claires.

Je me recouche. Je sens sa main sur mon épaule.

La même mascarade pendant deux longs mois. Chaque soir, quand mon réveil sonnait 1h00 je les voyais à la fenêtre et chaque soir les réverbères de la rue toute entière leur faisait une haie d'honneur de plus en plus grande. Elle remettait souvent le même pull pour le rejoindre après son service, il était moulant et mettait sa poitrine en valeur. Lui, il a commencé à mettre du gel dans ses cheveux et, de surcroît a arrêté de cligner gentiment des yeux quand une mèche venait le gêner.

Un soir, je mangeais mes pommes de terre à l'huile d'olive quand une nouvelle est entrée. Il était 21h00. Elle s'est assise au bar et a croisé les jambes pour que le bord de sa jupe remonte plus haut. Elle a commandé un verre et puis il lui a souri, à elle aussi, encore. Elle est restée vingt bonnes minutes les yeux aimantés au dos du serveur. Elle a payé, elle est partie.

A 1h00, je me réveille, mais c'est la sonnerie de mon téléphone qui m'empêche de sortir du lit :

« -Allô ?

-Ouais, c'est moi... tu dormais...

-Mmmh... oui...

-Ça tient toujours pour demain ? Un galopin en terrasse ?

-Bah oui... comme tous les vendredis...

-Oui, comme tous les vendredis...Bon, alors à demain ?

-Ouais, à d'main. »

Avec ça j'avais raté le départ du couple nocturne... J'ai soif. Je me mets la couette entre les jambes et je m'endors.

Il était assis devant notre galopin hebdomadaire et il me regardait avec des yeux remplis à ras bord par l'attente. Il brûlait d'entendre ce que j'allais lui répondre. Je ne sais pas. C'est vrai qu'il avait de beaux yeux lui aussi, mais comparés à ceux qui m'occupent habituellement, on pourrait dire qu'il avait deux lampes de poche alors que l'autre avait deux grands soleils. C'est certain, je me serais habitué aux lampes de poche autant qu'aux soleils mais quand même : les lampes de poche ça n'éclaire jamais assez loin... Je m'en voulais. Il n'a même pas vidé son galopin et il est parti. Moi, j'avais envie de voir mon serveur.

Le soir, il a terminé son service et il a mis sa veste. Le réverbère devant chez moi clignote et je ne distingue plus vraiment ses yeux. Il attend et regarde son téléphone. Il attend encore puis fait mine de traverser la rue, mais il repart dans la direction habituelle. Il est seul. Est il vraiment seul ou a-t-elle eu un empêchement ? Ils se sont disputés ? Pourquoi a-t-il commencé à traverser la rue ? Pourquoi ce réverbère clignote t-il ?

Samedi soir. Je rentre d'une de ces soirées interminables dans une maison que je ne connais pas

avec des gens que je ne connais pas. C'est le copain du frère du mec qui organise la soirée qui m'a invitée. Je marche sur le trottoir et une voiture m'aveugle avec ses phares. Je repense à la lumière jaunâtre de la cuisine qui se reflétait sur les paquets d'apéritifs *discount* et les bières. Des « *chips* goût kebab » et de la sauce « barbecue » : tout ce que je déteste était mis en valeur par une ampoule accrochée très bas. Avec un abat-jour si sale qu'on avait peine à deviner qu'il avait été blanc, l'ampoule avait une lumière diffuse qui faisait paraître toute chose comme sortie d'une peinture ratée. Je repensais au tableau d'un coucher de soleil normand au dessus de la cheminée du voisin de mes parents. Sa laideur ne faisait que rendre plus sombre la cuisine peu éclairée de la longère normande. La salle à manger dans laquelle je me suis retrouvée ce soir là bénéficiait d'un avantage : il faisait nuit. L'œil s'est vite habitué à l'ambiance fade et acide que créait cette unique ampoule au dessus de la table. Je pose ma main sur le bois de la table et je regarde si ma peau change de couleur. Ce simulacre d'éclairage ne valait pas un seul rayon de lune qui éclairait ma housse de couette. Je lève la main vers le plafond pour faire des essais et, en chemin, mes doigts s'arrêtent sur « la nouvelle ». Encore avec sa jupe trop remontée, même debout, elle avait les jambes croisées. Elle était moins jolie que depuis ma fenêtre mais elle brillait un peu plus au milieu des invités jaunés par la cuisine. Je la regardais, elle souriait, les dents jaunies aussi – je me suis promise de ne plus sourire dans cette cuisine -. Elle parlait à un petit étudiant à barbe qui faisait des grands gestes en racontant son voyage en Australie. Il sortit sa main gauche de sa poche et lui attrapa le menton entre son pouce et son index. Ses ongles étaient jaunes, les dents de son interlocutrice aussi, ils faisaient tous un beau tableau.

Après ça, les phares de la voiture m'ont aveuglée et je me suis retrouvée devant le Bar Luce. On était samedi soir et il était minuit moins cinq. J'ai levé les yeux vers des étoiles invisibles et j'ai vu la lune qui me souriait. J'entends : « On va fermer ». J'entends encore : « On va fermer, j'ai dit ».

Je me retourne, il était planté là, devant moi. Il avait l'air fatigué et contrarié de ne pas avoir été entendu la première fois. Il me sourit péniblement, à mesure que je lève la tête pour voir ses yeux le réverbère m'éclaire le visage.

« -Ah. C'est toi, me dit-il. Je t'ai vu à la fenêtre l'autre soir... J'allais venir et puis... ». Il regarde le ciel, essaie de prendre une forte inspiration, et me regarde avec ses deux magnifiques soleils. Il me souffle :

«- Ça doit s'arrêter maintenant, après onze mois tu dois passer à autre chose. »

Je plisse mes lèvres et je ne vois que son sourire qui embrase son visage, il irradie toute la rue de sa grande lumière. Il est si beau, si brillant, que la peau de mes joues chauffe.

Je tourne les talons et je rentre, je dois regarder ma lumière à la fenêtre.

FIN